

AL HILWA DI

(Titre initial - ndlr)

Documentaire
de Namir ABDEL MESSEEH

« - Vous êtes encore jeune. Que rêvez-vous
d'avoir pour vous-même dans 25 ans ?
- Je n'ai pas de rêve personnel. Je n'ai pas de
vie personnelle. Je n'ai rien de personnel. »

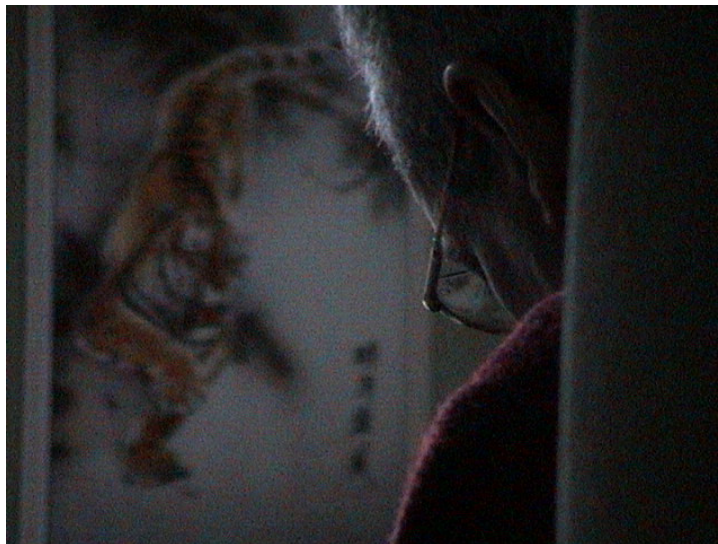
Gamal Abdel NASSER
N.Y. Times Mars 1969

SOMMAIRE

RESUME	P 3
WAGUIH	P 4
MES INTENTIONS	P 6
SA PAROLE	P 9
LA MISE EN SCENE	P 10
SYNOPSIS	P 13
ENTRETIENS PRELIMINAIRES EXTRAITS)	P 20

RESUME

En 1959, en Egypte plusieurs milliers de communistes ont été arrêtés et envoyés dans des camps de prisonniers. Soumis à la torture, enfermés, transférés de prison en prison et condamnés à casser des pierres dans le désert, ils ont été relâchés pour la plupart en 1964, lorsque ce même régime qui les avait fait arrêter, celui de Gamal Abdel Nasser a décidé de changer d'orientation politique.



Parmi ces prisonniers, il y avait Waguih, mon père. Arrêté le 28 mars 1959, il a été relâché 5 ans plus tard, le 28 avril 1964. Il avait 29 ans. L'âge que j'ai aujourd'hui.

La retraite

Depuis son départ en retraite il y a trois ans, mon père ne fait plus grand-chose. Il a rompu tout lien social. Il n'a plus de désirs. Plus d'envies. Il se laisse vivre. En attendant que le temps passe.

Le matin, il va à son club de gym. C'est sa seule activité physique. Le reste du temps il lit ou regarde la télé. Il ne fait pas de politique. Il fait tout pour ne pas se faire remarquer.

Le jour de son départ en retraite, j'étais allé filmer la réception organisée à son intention. Au moment du discours que sa collègue a tenu à son propos (lui-même n'avait pas osé prendre la parole), il a eu les larmes aux yeux. J'ai alors réalisé que personne autour de lui ne savait quoi que ce soit sur lui. Certains ignoraient même son nom. Il travaillait dans cette banque depuis 23 ans.

Les seules personnes qui connaissaient mon père et son passé étaient ses anciens compagnons de cellule avec lesquels il a longtemps gardé des liens. Mais la plupart sont morts aujourd'hui.

Le silence

Une fois, ils ont lâché les détenus dans la cour. Et se sont mis à tirer au hasard. Ceux qui criaient « je ne suis pas communiste... je suis une femme... » étaient épargnés.

Waguih n'a rien dit. Il a couru dans tous les sens. Il était persuadé que c'était la fin. Puis ils en ont eu marre, et ils ont arrêté de tirer.

Les traces

Il y a 40 ans aujourd'hui qu'il a été libéré. On pourrait croire que c'est de l'histoire ancienne, qu'il a fait une croix dessus. Mais ces années ont laissé de nombreuses traces : son estomac qui le fait souffrir en permanence et à cause duquel il ne peut plus rien manger à part des légumes bouillis, la quantité impressionnante de médicaments qu'il prend pour tenir.

Sans parler des séquelles mentales, celles dont il ne parle jamais.

« Nous reviendrons »

Une nuit, des bourreaux rentrent brusquement dans une cellule et se mettent à frapper un détenu sans raison apparente. « Nous reviendrons », lui disent-ils en refermant la porte de sa cellule. Chaque nuit, le prisonnier ne dort que d'une oreille. Il attend dans l'angoisse le retour de ses bourreaux. Chaque bruit de pas au loin, ou de porte qui s'ouvre lui glace le sang. Ces deux mots sont gravés dans son cerveau. « Nous reviendrons ».

La torture ce ne sont plus les coups, mais l'attente elle-même. Les bourreaux, en partant, ont laissés un bourreau à l'intérieur de lui. Un bourreau qui poursuivra sa victime même après sa libération. Chaque fois qu'une porte s'ouvrira, cet homme se souviendra de ces voix qui lui disaient : « Nous reviendrons »

Parfois je regarde mon père et je me demande à quoi il pense. Je me demande à quoi il rêve la nuit.

Un homme soumis

Mon père ne parle pas de lui. Il ne sait pas dire « je ». Ce qui me met en colère lorsque je discute avec lui, c'est qu'il n'en veut pas à ses bourreaux. Je l'ai interrogé à ce sujet et tout ce qu'il a réussi à me dire, c'est « pourquoi leur en vouloir ? Ils ont reçu des ordres, et ils ont fait leur travail. » Quant à Nasser, l'homme qui les a fait arrêter puis libérer, il trouve aujourd'hui que, malgré certains «petits» défauts, c'est le meilleur président que l'Égypte ait connu.

MES INTENTIONS

J'ai commencé à filmer mon père avec ma mini-dv le jour de son départ à la retraite, le 31 août 2001. Une période de sa vie s'achevait. J'ai continué à le filmer de temps en temps, sans m'impliquer vraiment, en me protégeant derrière ma caméra. J'ai réussi à voler quelques plans de lui, de son quotidien, mais lorsque j'ai essayé d'aller plus loin, c'est à dire dans la confrontation directe, je n'ai obtenu de lui qu'un refus d'être filmé.



J'ai alors compris que je ne parviendrais à rien tant que je resterais caché derrière mon caméscope. Si je voulais qu'il se dévoile, il fallait que je me dévoile, moi aussi. Et pour cela, il fallait que je ne sois plus derrière la caméra mais devant. Avec lui.

Je lui ai exposé mon désir de faire un film autour d'une période qu'il a connue, la détention, et pour lequel j'aurais aimé avoir son témoignage. Il a accepté poliment puis, comprenant que j'allais lui poser des questions sur lui, il a commencé à se dérober. A me dire que sa vie n'avait rien d'extraordinaire. Qu'il n'y avait aucun intérêt à faire un film avec ça. Que j'allais gaspiller de l'argent inutilement et que je ferais mieux de chercher un travail, ou de faire quelque chose qui me rapporte de l'argent.

Paradoxalement, c'est sa réaction qui m'a permis de réaliser à quel point je tenais à faire ce film, et que son refus était peut-être même la raison d'être de ce film.

Je lui ai alors dit que ce qu'il ne m'avait jamais transmis jusque là, j'en avais besoin maintenant. Que je ne pouvais pas me contenter de son silence. Que je savais que ce film allait être difficile pour lui, mais que ça serait encore plus difficile pour moi s'il refusait. Et que je serai incapable de réaliser d'autres films tant que je n'aurai pas fait celui-là.

Je crois qu'il s'est senti coupable, et il a accepté.

Connaissant mon père, j'ai fixé une date à partir de laquelle j'ai commencé à effectuer des entretiens préliminaires. Non filmés.

Je lui ai donné une liste de questions sur sa vie.

Et il a parlé.

Mon père a toujours été secret, réservé avec moi. Je ne savais pas pourquoi il était comme ça. Il ne me parlait jamais de lui, de son passé.

Je ne l'ai jamais vu faiblir, avouer une faute, regretter quelque chose. Jamais il n'exprimait de doutes.

Cet homme droit, silencieux et infailible était un modèle pour moi.

J'avais si peur de le décevoir, de ne pas être à la hauteur que j'ai grandi avec un sentiment d'infériorité par rapport à lui.

Son silence sur sa vie, je l'ai comblé par des phrases à moi. Je me suis fabriqué ma propre image de lui. Sauf que cette image, sans doute trop idéalisée, est devenue un poids sur ma vie.

Et son silence n'a fait que l'accroître.

Si je fais ce film aujourd'hui, c'est pour me libérer de ce poids en brisant cette image idéale que j'ai de lui.

Par la parole bien sûr. En le faisant parler de lui, en l'amenant à se révéler, à exprimer ses doutes et ses faiblesses.

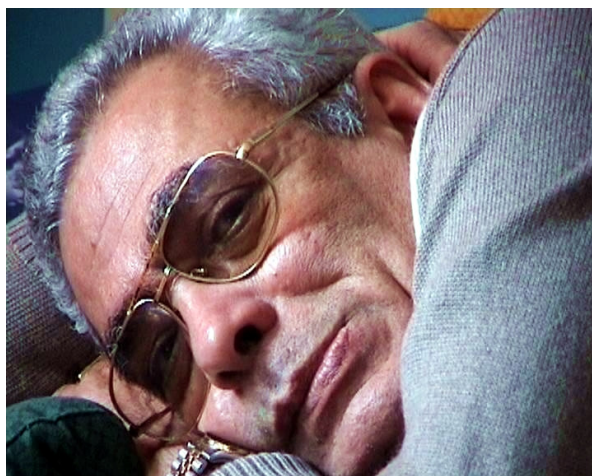
Mais surtout par le biais du film lui-même.

Je repense à cette phrase d'un de mes professeurs après la projection de « l'arrivée d'un train en gare de la Ciotat », le film des frères Lumière : « Ce qu'il y a d'étrange dans ce film, c'est que la caméra nous montre ces gens qui descendent du train, avec empressement. Pourtant tous les gens qui sont filmés par cette caméra sont morts. Et nous nous les regardons vivre, s'animer devant nous, comme si tout cela se passait au présent ».

Cette phrase rejoint sans doute ma préoccupation de cinéaste la plus profonde : l'intime conviction que le cinéma est l'art de filmer nos fantômes.

Comme un exorcisme qui consisterait à mettre en scène ce qui nous hante pour nous en libérer.

L'histoire que je découvrirai de mon père sera forcément différente de celle que je m'étais inventée. Peut-être même serai-je déçu lorsque je verrai l'image du père s'effacer pour laisser apparaître, progressivement, l'image de l'homme.



Dans les entretiens préliminaires, j'ai fait parler mon père des évènements tels qu'il les a vécus à l'époque.

Il a très peu parlé à la première personne (il disait « on » ou « nous », se cachant toujours derrière le groupe ou derrière un discours intellectuel). Il a très peu parlé de ses sentiments.

A aucun moment je n'ai perçu l'expression d'une colère ou d'une déception, la reconnaissance d'une erreur qu'il aurait faite ou d'un échec.

A la fin de ces entretiens, lorsque j'ai demandé à Waguih si cela lui avait fait du bien de parler de son passé, il m'a répondu qu'il n'en avait rien tiré d'autre qu'un mal de tête, et des souvenirs douloureux qui sont revenus et l'ont empêché de dormir.

Je n'ai évidemment pas voulu tout aborder dans ces entretiens, préférant garder pour le moment du tournage les conversations autour du temps présent, c'est-à-dire son regard aujourd'hui sur sa vie, sur ses convictions politiques, sur les traces qu'ont laissé les bourreaux en lui, sur son admiration pour Nasser.

Mon fil conducteur pendant toute la durée du tournage, sera de mettre en lumière sa volonté de se cacher, et d'explorer les causes de son silence. Je pense que son silence est lié à ce qu'il a vécu en détention.

LA MISE EN SCENE

J'ai choisi de tourner ce documentaire en pellicule. Les conditions de tournage seront moins confortables qu'en vidéo, mais je crois que ce film a besoin d'un dispositif de cinéma avec une mise en scène qui serait tout le contraire du « pris sur le vif ». Je pense qu'il est important que Waguih sente le poids du dispositif qui aura été mis en place pour lui.

Même si cela risque d'être dur au début, de sentir le regard d'une équipe sur lui, je pense qu'il va finalement se sentir valorisé, lui qui a toujours agi dans le sens de la discrétion, sans chercher à laisser de traces.

La composition de l'équipe technique sera réduite au minimum.

Le chef-opérateur/cadreur, l'assistant-opérateur/électro et l'ingénieur du son/perchman.

Le fait de tourner en pellicule aura pour conséquence de limiter la durée des entretiens, mais je suis convaincu que cette contrainte va aussi m'aider à faire des choix plus radicaux, et à insuffler une dynamique aux entretiens, en m'obligeant à aller droit au but.

Je souhaite me limiter à 4 bobines par jour, et je pense que la durée moyenne de chaque entretien sera de 30 minutes.

Il me semble important d'apparaître à l'image dans ce film au même titre (ou presque) que mon père, plutôt que de m'exprimer par le biais, par exemple, d'une voix-off. Ce que je pense, ce que j'ai à demander à mon père, je dois lui dire en face.

Et puis je trouve intéressant que l'on voie dans le même cadre le père et le fils. L'un qui parle en français, l'autre qui lui répond en arabe. Une génération qui a sacrifié sa vie au service d'idées collectives et de mouvements de masse, face à une autre, plus individualiste qui revendique le « je » et qui se tient à l'écart de l'engagement politique.

La structure du film sera basée sur l'évolution de la parole, aussi bien dans son contenu que dans sa nature même. Mon objectif dans ce film n'est pas de recueillir des informations sur le communisme en Egypte sous Nasser, mais d'obtenir le témoignage personnel de Waguih sur une période qu'il a vécue.

Bien sûr la notion de groupe, et le contexte politique et social de l'Egypte auront une place importante dans ce film dans la mesure où ils font partie intégrante de sa vie, mais la réussite du film tiendra à la manière dont je parviendrai à passer d'un témoignage politique à une parole personnelle, plus libre, et dans un temps donné qui est celui du tournage.

C'est pour cela que je n'envisage pas d'utiliser, en off par exemple, le « témoignage historique » recueilli lors des entretiens préliminaires. Le off tendrait à valoriser le « contenu » au détriment de la « forme » du discours. Pour moi, la manière de dire - ou de ne pas dire - a autant d'importance que ce qui est dit.

Je veux aussi filmer la parole en train de naître, les silences avant le début des entretiens, le temps de la réflexion.

J'envisage le film en deux parties.

Une première partie, constituée d'entretiens qui auront lieu chez mon père et où je lui demanderai de me raconter son histoire.

L'arrestation / la détention et la vie en cellule / la libération et ce qui s'ensuit (la fin de l'activisme, la tentative de recommencer une nouvelle vie, le regard qu'il a dessus) seront les 3 temps de cette première partie.

Le climax de cette première partie sera le regard porté par Waguih sur Nasser, l'homme qui l'a fait arrêter et auquel il voue une si grande admiration. J'aimerais qu'à la fin de cette partie, on cesse de regarder Waguih comme une victime pour voir en lui quelqu'un de plus complexe, de plus mystérieux... un homme qui a ses zones d'ombres.

La seconde partie, elle, plus courte que la première, tentera de faire le lien entre l'homme qu'il est aujourd'hui et ce qu'il a vécu dans son passé. La séquence du départ à la retraite de Waguih pourrait assurer la transition entre ces deux parties. Par pudeur, Waguih refuse de dire un mot devant le personnel de la banque. C'est sa collègue de bureau se charge de « l'hommage »

Suite à cette transition, j'imagine un film plus silencieux où l'on verrait Waguih dans son quotidien après son départ à la retraite, dans sa solitude, et dans son absence de rapports avec les autres.

Ensuite je l'emmènerais chez moi, où il n'est jamais venu, pour lui montrer où je vis et pour avoir une conversation plus intime.

Ne plus être dans un cadre d'entretien mais plutôt en situation. Laisser le temps à la parole de s'installer.

Le temps d'un repas évoquer les choses dont nous n'avons pas parlées, les éléments de son passé qui lui reviendraient à l'esprit.

Essayer de comprendre pourquoi il n'a jamais voulu transmettre cette histoire qui est la sienne, et ce qu'il reste de ses convictions aujourd'hui
Évoquer son avenir maintenant qu'il est à la retraite, savoir ce qu'il compte faire de ses jours, rester en France ou retourner dans son pays.

J'estime la durée du film à 30 minutes et le temps de tournage à une dizaine de jours. Je tiens à espacer le tournage sur trois ou quatre périodes distinctes, afin de laisser à mon père le temps de digérer, de repenser à ce qu'on aura tourné, le temps pour moi de voir l'effet que ce tournage aura eu sur lui. Le temps aussi de développer des rushes, de les voir, et peut-être de lui en montrer une partie.

Il me paraît important que le montage puisse commencer avant la fin du tournage. C'est souvent dans cette phase d'écriture la plus stimulante, que le film me livre des propositions esthétiques qui ne m'étaient pas apparues aussi claires au moment du tournage, ou que je n'avais pas forcément explorées jusqu'au bout. Plutôt que de me contenter de ce qui aurait déjà été tourné, je veux me donner les moyens de repartir en tournage pour répondre pleinement aux exigences du récit.

SYNOPSIS

SALON WAGUIH / INT. JOUR ENSOLEILLE.

Waguih et moi sommes concentrés sur une partie d'échecs. Aucune parole n'est échangée. Une radio allumée avec de la musique classique.

Le jeu d'échec en marbre et l'aménagement de la pièce laissent deviner un certain niveau de vie.

On voit les deux visages qui se ressemblent énormément concentrés sur le jeu.

Mon père gagne la partie. La victoire modeste. Comme d'habitude.

Il se lève. C'est l'heure de la sieste .

- Où est ce que tu a appris à jouer aussi bien aux échecs ?
- En prison.

Puis il quitte la pièce.

CHAMBRE WAGUIH / INT. JOUR ENSOLEILLE

La silhouette de Waguih, face à la fenêtre. Il baisse les stores, laissant disparaître la lumière de l'après-midi et plongeant la chambre dans la pénombre.

Waguih en djellabah, assis sur le rebord du lit retire ses lunettes et se couche dans son lit, dos à la caméra.

CUISINE WAGUIH / INT. JOUR

Waguih, toujours en djellabah, est dans sa cuisine. Il prépare du thé.

Je rentre dans la cuisine avec une carte de l'Égypte et lui demande de me montrer sur la carte, les endroits où il a été détenu.

Il refuse. Mais je ne lâche pas l'affaire. Il ne veut pas parler.

- Ca ne sert à rien. Ca n'intéressera personne.

Bon gré mal gré, il s'approche de la carte et me montre les endroits ou il a été détenu.

- J'ai été ici au Caire. 2 mois. Puis 2 mois au Fayoum. Puis ici à Kharga, dans l'oasis. 2 ans puis à nouveau au Fayoum pour 1 mois. Ensuite je suis allé a Abuzabal 4 mois puis 2 ans encore à l'oasis de

Kharga. Enfin j'ai été envoyé à la prison militaire où ils m'ont libéré.

- Tu savais que tu allais être libéré à ce moment là ?
- Oui. Nasser avait annoncé fin 1963 que les détenus allaient être libérés. Dans un entretien qu'il a donné à Eric Rouleau, alors correspondant au « Monde » Il nous a libérés le 28 avril 1964. Après 5 ans.

BOULOGNE EXT. JOUR GRIS/ FAÇADE MAISON WAGUIH

On voit la façade de l'immeuble où habite Waguih. Le cadre est bourgeois, avec les jardins autour.

ENTRETIEN SALON / INT. JOUR

Nous sommes tous les deux assis à la table.

Préparatifs avant l'entretien.

L'attente pendant que les projecteurs se règlent. Je continue à prendre des notes sur la manière dont je vais diriger l'entretien. Waguih reste plongé dans un journal arabe.

Je lui demande si il est prêt. Il me dit que oui.

Je lui dis que j'ai retrouvé un recueil de textes sur les détenus communistes égyptiens en prison sous Nasser. J'y ai retrouvé le témoignage de plusieurs amis à lui, mais le sien n'y figure pas.

- Je n'ai pas voulu témoigner là-dedans
- Pourquoi ?
- Beaucoup de gens ont parlé.... Et puis je n'avais rien de plus à dire que ce qui avait déjà été dit.
- Tout le monde n'a pas raconté la même chose...
- A quelques détails près... C'était la même chose. On était enfermés dans des cellules de 20 mètres carrés. Il y avait 15 détenus par cellule. Ils nous sortaient le matin, pieds nus dans le désert. On travaillait à la bonification de la terre. Toute la journée dans le désert... ils disaient qu'ils allaient nous abandonner là-bas... qu'ils allaient nous y laisser mourir parmi les serpents et les scorpions...
- C'était quoi leur but ?

- Ils voulaient nous briser. C'est pourquoi ils disaient que celui qui reniait le communisme serait libéré. Celui qui disait « je soutiens Nasser et sa politique », et faisait des aveux complets en dénonçant ses camarades serait libéré. Et ils ont choisis les pires gens pour faire ça. Des enragés. Sans rentrer dans les détails, il y aurait à dire... Mais on a réussi à vaincre ça parce qu'on défendait un idéal qu'on avait des convictions, et qu'ils faisaient tout ça pour nous faire abandonner nos idées, et cela n'a fait que renforcer nos idées.

Il me parle du communisme, de la cause commune de la foi dans l'idéal et de l'importance du groupe. Comment l'union a fait leur force en détention, et que c'est grâce au groupe qu'ils ont réussi à résister à la torture et aux coups.

Je l'interromps, parce que ce discours je le connais déjà.

- Tu vois, tu parles et tu dis encore « nous »....
- Oui le groupe. Je parle du groupe dans lequel on vivait. On était unis. Il n'y avait pas de divergences. On parlait d'une seule voix. On....
- Ca j'y crois pas moi... que quand on est un groupe il n'y a pas d'individus là-dedans. Moi j'ai besoin que tu me parles des événements que tu as vécus et comment tu les as vécus, toi, Waguih.

Il me dit qu'il n'aime pas parler de lui. Nous abordons alors les rapports qu'il avait avec les autres détenus, les policiers, ce qu'il a subi pendant les séances de tortures, à quoi il s'attendait à ce moment-là, et ce qu'il ressent aujourd'hui vis-à-vis de ses bourreaux.

BALCON WAGUIH / EXT. JOUR

C'est un autre jour. Autre lumière. Autres vêtements.

Nous sommes en train de boire un verre de vin sur le balcon. Nous sommes habillés différemment. Peut-être même n'ai-je plus la même coupe de cheveux.

Waguih paraît plus détendu.

ENTRETIEN WAGUIH SALON / INT. JOUR

- Comment tu définis tes opinions politiques aujourd'hui ?
- C'est les mêmes qu'avant. Globalement elles n'ont pas changé.
- Si tu as les mêmes opinions qu'avant, pourquoi tu as arrêté tout activisme après être sorti de prison ?
- Ca, c'est des raisons politiques... un peu compliquées... C'est pas très important....
- Finalement tu as fait ce que les bourreaux attendaient de toi... puisque leur but, c'était que les détenus ne soient plus activistes en sortant et pour toi, même si tu n'as pas renié tes idées en prison, c'est ça qui s'est passé....
- Non... non... ça n'a rien à voir....le contexte avait changé. C'est tout. Et puis on avait des problèmes concrets à résoudre. Trouver du travail, un logement...
- Ca n'a pas empêché d'autres détenus de continuer dans la politique après être sortis. Pourquoi toi, tu n'as pas continué ?
- Ah ça c'est une autre histoire...

Puis nous parlons de Nasser, l'homme qui les a fait arrêter. Nasser le dictateur de gauche, qui ne supportait pas la contestation et qui a fait enfermer tous ceux qui le critiquaient.

- Qu'est ce qu tu penses de Nasser ?
- Il était meilleur que celui qu'il y avait avant, et que celui qui est venu après. Il a des défauts, bien sûr. C'était un militaire et en tant que militaire il a voulu imposer l'ordre qu'il y avait dans l'armée à la société égyptienne. Ca c'était son principal défaut. Mais il a fait de bonnes choses pour l'Égypte. Il a fait la réforme agraire, il a fait....
- Je ne comprends pas que tu puisse dire du bien de Nasser.... c'est comme s'il avait atteint son but... Il t'as pris 5 ans de ta vie !

- Oui mais nous étions une minorité, et par rapport à l'immense majorité du peuple égyptien pour laquelle il a fait du bien ce sont des détails...
- Aujourd'hui tu ressens quoi par rapport à lui ?
- Je le respecte et je l'admire

Silence.

BANQUE UBAF / INT. JOUR (Séquence vidéo)

Waguih en costume cravate. Dans un grand bureau lumineux. Il attend. Puis il enfle sa veste et sort de son bureau.

Il ferme pour la dernière fois la porte de son bureau. On y lit son nom et sa fonction (Waguih ABDEL MESSEEH secrétaire du conseil)

Il s'éloigne dans un couloir.

Il attend l'ascenseur. Il sent que je le filme. Il se tourne vers moi, ironique.

- Arrête de filmer. Tu gaspilles ton argent... Tu ferais mieux de faire quelque chose d'utile... Trouve toi un travail

L'ascenseur arrive. Il s'engouffre dedans.

Waguih entouré de gens. Il sourit, gêné. On devine que personne ne sait rien sur son passé ni sur ses opinions politiques. Le patron de la banque qui parle de sa discrétion légendaire. Discours convenu.

- On ne vous voit pas passer dans les couloirs, mais on sait que vous êtes là. Et même si vous vous êtes faits très discrets pendant toutes ces années vous allez laisser un grand vide après votre départ...

Applaudissements. Puis le refus de s'exprimer. Le mot écrit par sa collègue Najat. :

- Prudent et parfois même distant, il sait être généreux et fidèle. Quand on croit le définir par une grande maîtrise de soi, c'est sa sensibilité désarmante qui nous surprend. (...) Cette richesse intérieure exclue toutefois autant par inclination naturelle que par choix délibéré, les fioritures et les faux semblants.

S'il a quitté l'Égypte tôt, il a su la garder vivante en lui, et au lieu

de vivre ce départ comme un déracinement, il a cherché à le sublimer en menant une vie active et pleine.

Waguih a conservé comme on conserve un trésor la simplicité et l'honnêteté de Sohag, son village natal qu'il évoque constamment, surtout en parlant de sa mère avec toujours beaucoup d'émotion.

Je te souhaite Waguih une retraite paisible entourée de ton épouse et de tes deux enfants dans le calme et la sérénité auxquels tu nous a toujours habitués

L'émotion de Waguih est perceptible. Il retient ses larmes.

SEQUENCE WAGUIH SEUL

Une succession de plans silencieux. La sieste de Waguih. Waguih écoutant la radio en arabe ou lisant un journal égyptien.

Ses mains qui préparent le café ou qui prennent des médicaments, ses pieds nus sur le parquet. Sa droiture malgré son corps fatigué.

La gymnastique qu'il fait tous les jours. Un cours avec d'autres gens. Un groupe dans lequel il fonde sa solitude...

Puis un plan de Boulogne, la nuit. Du temps qui passe.

EXT FAÇADE MAISON NAMIR PANTIN / JOUR

Je marche avec mon père dans la rue. Nous approchons de l'immeuble où j'habite.

Nous rentrons.

APPART NAMIR / PANTIN

Waguih est assis. Un casque sur les oreilles. Il écoute une cassette audio que j'ai retrouvée et où il m'interviewe enfant, me demandant comment je m'appelle, ce que j'aimerais faire dans la vie, etc... (je dois avoir 6 ans)

Je le regarde amusé. Aujourd'hui la situation est inversée. C'est moi qui l'interviewe.

Il me demande où j'ai trouvé cette cassette. Je lui demande pourquoi il faisait ça. Il ne me regarde pas comme toujours lorsqu'il s'agit de choses qui le touchent de près, et me dit avec ironie.

- On t'enregistre pour la postérité.

Je sens que ça lui fait plaisir d'entendre cette cassette.

Plus tard, après le repas il me dit que la détention finalement n'était pas la période la plus dure de sa vie. Que ce qu'il a connu après a été pire. La parole se libère. Le montage aussi. Comme des fragments de paroles brutes saisis à différents instants. Garder les silences. Les moments où il réfléchit à tout ça.

- En prison les conditions étaient mauvaises, mais on avait un but et on ne mourrait pas de faim. En sortant tout était différent. J'étais libre mais je ne savais ni où aller, ni quoi faire. Pas de travail.

Il aborde alors la question de l'exil. Petit à petit s'esquisse l'image d'un Waguih qui a tout fait pour s'intégrer dans une société étrangère, sans se faire remarquer, sans chercher à laisser de traces, ni affirmer ses opinions, cherchant à donner une image modèle aux autres et à ses enfants. Les raisons de son silence commencent enfin à prendre sens.

Je lui demande s'il est heureux en France. Il avoue qu'au fond de lui-même il reste attaché à l'Égypte. Et qu'il aimerait bien y retourner. Parce que c'est son pays.

- Qu'est ce qui t'en empêche, maintenant que tu es à la retraite ?
- Mon corps ne le supporterait pas.

Waguih s'arrête pensif. Je le regarde.

Waguih devant le robinet se sert un verre d'eau. Il sort un médicament de sa poche. Et l'avale.

ANNEXE

LES ENTRETIENS PRELIMINAIRES

Je livre ici quelques extraits des entretiens audio effectués avec Waguih. Ces entretiens qui ne seront pas utilisés dans le film, mais qui serviront de base pour certains entretiens du film, permettent de donner des repères historiques sur le personnage.

AU CAIRE

Je suis arrivé au Caire en 1954. J'avais le choix entre droit et lettres. J'ai choisi les lettres. Les études duraient quatre ans. Je n'avais personne là-bas, à part deux cousins qui travaillaient en ville, et qui m'ont vaguement aidé à trouver un logement sur les toits.

Avant, j'habitais dans un village de deux cents habitants où tout le monde se connaissait. Et en tant que chrétiens nous étions une minorité dans ce village. Le fait de quitter ce petit village, pour une ville plus grande, a développé en moi une certaine réserve. Je n'aimais pas être en avant plan. Je m'asseyais au deuxième ou troisième rang. Et même quand je suis rentré dans l'organisation, bien que j'étais dynamique et motivé, je restais toujours en retrait, réservé, j'avais de la timidité. En plus j'étais très sensible. Je n'aimais pas me tromper, dire du mal de quelqu'un, ou avoir des comportements qui puissent être sujets à des critiques. J'avais eu tellement de louanges sur moi, que j'essayais de ne pas fausser cette image. Du coup, je suis devenu très réservé. Ça je tiens à le préciser
C'est pour ça que j'étais replié sur moi même et que la lecture avait tant d'importance pour moi. Je comblais mon introversion par ça. Au point que je me souviens d'une anecdote, je m'étais abonné à la bibliothèque nationale. Une fois j'ai emprunté « crime et châtement » et je suis rentré chez moi le soir. J'ai commencé à lire, il y avait deux gros volumes, et je ne me suis couché qu'après les avoir achevés, à l'aube. Ça je m'en souviens et ça montre bien mon rapport à la lecture. Et ça a duré toute ma vie.

LE COMMUNISME

A la fac, j'ai commencé à me familiariser avec le mouvement communiste, qui était clandestin.

En 1954, il s'était passé beaucoup de choses politiquement. La prise du pouvoir par Nasser. Tous les libéraux, et les démocrates, se sont retrouvés à l'écart, y compris les profs d'université. Les manifestations et mouvements populaires étaient interdits.

Je venais d'un milieu vraiment défavorisé. Je me souviens dans mon village de gens qui n'avaient jamais vu un docteur dans leur vie, qui n'ont presque jamais changé de vêtements, qui mangeaient de la viande une fois par mois. Bref la misère, et la pauvreté, je connaissais. Les gens qui, sans mourir de faim, mangeaient exclusivement du pain, du sel et de l'oignon, je connaissais.

Les idées communistes ont bouleversé notre vision du monde, en nous donnant à rêver de changer la société pour plus de justice, d'égalité et de démocratie. Et forcément, dans notre jeunesse, nous avons été attirés par ça.

L'ACTIVISME POLITIQUE

Et tes ambitions c'étaient quoi ?

On voulait changer la société. Améliorer la vie des gens. Il y avait de l'injustice de la pauvreté. Donner à manger à tout le monde. Notre espoir, notre rêve c'était ça.

Mais tes ambitions personnelles ?

Non... les ambitions personnelles ne se séparaient pas de l'objectif global. On n'avait pas d'ambitions personnelles directement, juste des ambitions sociales, on ne se posait pas la question de ce qu'on allait devenir ou faire, on avait un désir de changer une société : démocratie, justice, distribution des richesses, à manger pour tout le monde, un logement, Nos ambitions personnelles on n'en avait pas, ou alors on les mettait de côté.

L'individu est juste un moyen de réaliser quelque chose de plus grand que lui.

C'était la vision marxiste. L'individu ne vit pas pour lui-même. Il vit pour la société. Il doit faire des sacrifices pour que le plus grand nombre puisse bénéficier de la justice sociale.

LA FAMILLE

Ta famille était au courant de tes activités ?

Non ...rien du tout

Qu'est ce que je leur aurai dit... « je suis dans une organisation communiste ? » Pour eux c'était de l'athéisme et ça ne les intéressait pas. Ils m'ont payé la fac pour que j'apprenne et que j'étudie, pas pour entrer dans des organisations secrètes.

Ils l'ont tous appris quand j'ai été arrêté... ils ont eu la surprise. C'est là que tout le village l'a su. Que j'étais communiste

LA CONTESTATION

En 1958, j'ai eu ma licence.

Ce fut une année capitale dans ma vie et pour l'Égypte.

Le contexte était propice au développement communiste.

Nasser avait réussi à écarter les frères musulmans du pouvoir par des arrestations et des détentions. La seule force qui restait était les communistes.

Et ils représentaient un danger réel ?

Ils commençaient à représenter un danger dans la rue. C'était la seule force politique alternative. Nasser avait bien essayé de créer des organisations (qui sont devenues avant sa mort, l'union socialiste), mais ces mouvements n'étaient pas populaires parce qu'ils étaient officiels.

Les communistes étaient actifs à cette époque. Notre activité était quasi-officielle depuis 1956 et on avait une relative liberté.

Tu croyais vraiment qu'il était possible de prendre le pouvoir ?

Ce n'était pas ça la question. L'idée était de changer progressivement la société en faisant une révolution socialiste ; bien sur nous y croyions. Toutes les conditions étaient réunies pour ça. D'ailleurs, le régime lui-même a été influencé par certaines de nos idées. La réforme agraire qui interdisait au propriétaires de posséder plus de 250 feddans. Nous y croyions vraiment et c'était fort possible

Comment quelqu'un comme toi de si réservé en retrait tu t'es engagé dans un mouvement contestataire clandestin, et où il y avait un certain danger ?

Mon rôle était surtout intellectuel et culturel. Je ne descendais pas dans les rues. De toute façon, les manifestations étaient interdites. Mon rôle était d'alerter, d'écrire, de faire prendre conscience.

Le danger n'est venu qu'en 59...il y a eu un vrai changement dans la politique du gouvernement. Dès janvier, ils ont commencé à arrêter des dirigeants communistes (64 d'entre eux ont été arrêtés) et il y a eu une grande charge contre les athées, les communistes, et les insultes sur l'union soviétique qui nous « aurait » imposé sa politique et dont nous serions les larbins.

Si tu n'avais pas été arrêté en 59, tu aurais continué ?

Oui. J'aurais continué parce qu'à l'époque j'y croyais, et dans les grandes lignes, j'y crois encore aujourd'hui. Je considère que ce sont des principes justes, et biens et qui profitent aux gens.

LA MENACE

La charge a commencé le 1 janvier 1959.

64 membres ont été arrêtés la nuit du jour de l'an. C'était comme un avertissement. C'est pour ça que beaucoup de gens ont fui. Ils ne dormaient plus chez eux. Ils ne laissaient pas d'adresse. Mais les services de sécurité les ont retrouvés par la suite.

Nous, on a continué à critiquer le régime. On écrivait : « Non aux arrestations de communistes. Libérez les ». On faisait des panneaux manuscrits qu'on accrochait dans les lieux publics. On publiait des textes et on les distribuait dans les boîtes aux lettres des gens la nuit. Pour pas se faire prendre.

Et le régime en mars 1959, a arrêté le plus grand nombre de communistes. Il a même arrêté des gens qui n'étaient que sympathisants, des écrivains, des intellectuels ou juste des démocrates. Bref les services de sécurité ont arrêté tous ces gens. Ca a été la plus grande vague d'arrestations dans l'histoire de l'Égypte moderne. Je ne connais pas le nombre exact mais il y a du en avoir plus de 1000. Entre 1000 et 2000. D'Assouan à Alexandrie

Et toi quand ils t'ont arrêté ?

28 mars 1959.

L'ARRESTATION

Raconte moi comment t'as été arrêté.

C'est la même chose pour tout le monde : à l'aube, vers 3 heures du matin ils débarquent... d'ailleurs c'était pendant le ramadan... Un officier accompagné de 5 ou 6 policiers et une voiture de police en bas... Ils ont frappé à la porte... on s'est demandé ce qui se passait... ils ont dit « On veut untel » « Pourquoi ? Bon entrez... »

Ils ont fouillé toute la maison. Ils ont rien trouvé. Ils cherchaient des livres, des brochures, n'importe quel truc pour lancer une accusation...

Mais ils cherchaient qui ?

Mais moi...

Ah oui, quand tu dis « untel » c'était toi ?

Mais oui.

Bon alors reprends du début.

Ils sont venus et ils demandaient Waguih Samaan. Ils sont entrés. Je logeais avec un collègue de l'école de théâtre. Le pauvre, il avait rien à voir avec tout ça. C'était un bon musulman. Il faisait le ramadan, très croyant et tout. Ils ont fouillé partout en vain. On avait un peu anticipé là-dessus. Aucun livre. Rien. Ils m'ont embarqué moi et mon colocataire.

Ils m'ont dit « y en a pour 5 minutes, on t'emmène au commissariat de police et c'est tout. » Après, on a vu que la voiture de police faisait le tour des maisons. 3 heures, puis 4 heures, puis 5 heures. A la fin on s'est retrouvés dans un camion avec beaucoup de gens. Certains qu'on connaissait. D'autres pas. On a été emmenés au commissariat. On y a passé la journée.

Tu pensais quoi ?

Rien. Je n'étais pas conscient de ce qui se tramait. On savait qu'on était hors la loi. On pensait juste qu'ils allaient nous interroger sur ce qu'on faisait...

Je pensais que ça durerait deux ou trois jours...

Et dans le camion, quand t'as vu s'accroître le nombre de personnes ?

On a pris ça à la légère...

Ils nous ont regroupés et nous ont amenés au commissariat à 7 ou 8 heures du matin.

Mon collègue qui faisait le ramadan essayait d'expliquer qu'il n'avait rien à voir avec ça.

Bref, les gens dont les noms n'étaient pas sur les listes sont restés au poste... et les autres, dont moi, avons été emmenés à la citadelle. Là-bas, on est arrivés en fin de journée... d'autres voitures arrivaient encore... Certaines de Choubra, certaines de Guizeh, de Waili, Abbassieh. De tout le Caire.

Vous aviez rien mangé ?

Personne ne nous avait rien donné à manger. La police ne donne pas à manger

A la citadelle, ils nous ont mis dans des cellules. A l'époque, c'était une caserne... c'était un endroit provisoire ou on essayait de regrouper le maximum de gens. On y est donc arrivé, le soir tombait. Plus de 1000 personnes avaient été regroupées. Peut être 1500. Suite à nos activités depuis 1956, ils avaient eu tous les noms, ils avaient tout enregistré.

T'as discuté avec les gens ?

Non je ne connaissais personne. Quelques uns a peine.

On parlait de ce qui venait de se passer. Rien de plus : la police pouvait entendre ce qu'on disait. Or personne ne voulait être accusé. On ne voulait pas de jugement. On disait qu'on était des citoyens normaux et qu'on donnait notre avis rien de plus. On n'était pas des terroristes.

Ta première nuit à la citadelle, tu t'en rappelles ?

Non, c'était il y a 50 ans... mais c'était une nuit normale

On a dormi dans une cellule à 4 ou 5. La cellule faisait 2 mètres sur trois. Elle était assez spacieuse. La journée avait été très longue. On était levés depuis 3 heures du mat. Alors on n'avait conscience de rien. On a bien dormi.

Et puis on croyait dans nos idées. Le gouvernement était contre. Donc ce n'était pas anormal d'avoir été arrêtés.

Quand as tu commencé à prendre conscience que ça allait être plus grave ?

Quand on a commencé à discuter, on a compris que le gouvernement avait l'intention de se débarrasser des communistes. Mais le vrai danger est arrivé quand on a quitté la citadelle... au bout de deux ou trois mois.... vers le Fayoum

Là les traitements ont complètement changé.

LA DETENTION

La détention a duré 5 ans depuis mars 1959.

Il y a 4 centres de détention. Le premier, provisoire à la citadelle du Caire, puis un autre à Fayoum, puis à l'oasis d'El-Kharga. Et ils en ont ouvert un à Abû Zaabal, dans les environs du Caire.

Le niveau de torture variait d'un centre à l'autre. Je ne rentrerais pas dans les détails des séances de torture mais...

Pourquoi ?

Les 2 premières années furent les plus difficiles parce que nous avons été privés de tout ce qui est possible et inimaginable. Ils avaient pris tous nos vêtements personnels, et nous ont donné des vestes de prisonniers, la distribution de nourriture avait lieu une fois par jour : 3 pains ; on devait faire nos 3 repas avec.

A El-Kharga, on sortait de l'oasis, il faisait très froid le matin et très chaud la journée. On marchait pieds nus. On nous faisait travailler à la bonification de la terre... c'était une torture permanente.

A la prison Abû Zaabal, on cassait des pierres pour en faire des pavés. C'était pénible et épuisant. Je me suis cassé un doigt et j'en garde encore des traces à l'index.

Chaque jour, on devait casser un certain nombre de pierres, sinon c'était la sanction, les coups de fouets, les insultes.

Deux années de barbarie atroce, où on a eu des officiers qui étaient les pires gens qui soient, des chiens enragés. On leur avait expliqué que nous étions athées, que nous étions des ennemis de la nation à la solde de l'URSS, que nous voulions renverser le gouvernement. Ils leurs avaient fait boire ces paroles... même les frères musulmans qui étaient dans les mêmes prisons que nous, bénéficiaient de meilleures conditions de vie.

LES CONDITIONS DE VIE

Il y avait 2 types de cellules :

A El Kharga, la cellule faisait 4 mètres sur 4 et on y était environ 14. On avait chacun à peine 50 cm de large pour dormir. On pouvait tout juste se couvrir. Il y avait des querelles entre les détenus parce qu'untel avait pris plus de place que l'autre... dès qu'on bougeait un peu sur la gauche ou sur la droite, on empiétait sur le territoire d'un autre détenu. On était enfermés juste avec 2 seaux. L'un pour l'eau, l'autre pour nos besoins. Et le lendemain matin on ressortait pour retourner travailler.

L'autre système à Abû Zaabal, était une grande pièce (« Anbar » en arabe) où on était enfermés à 60 et on avait pas plus de 50 centimètres de large pour dormir. Ça nous l'acceptions, parce qu'on était convaincus que notre cause était juste. Malgré les coups, la torture, et la nourriture infecte.

La viande c'était du caoutchouc. Elle était immangeable. Les fèves étaient pourries. Il y avait plus de vers que de fèves dans nos assiettes. A tel point que certains détenus épluchaient les fèves et ne mangeaient que les épluchures.

Les contacts avec l'extérieur étaient interdits.

On surmontait ça en essayant de créer des activités la nuit dans nos lieux. Il y avait des professeurs, des journalistes, des ouvriers des paysans. Dans chaque pièce il y avait cette variété et cela créait une dynamique. Celui qui savait chanter nous interprétait quelque chose,

d'autres avaient une mémoire incroyable et étaient capables de nous raconter un film en entier du début à la fin, dans tous ses détails, moi je parlais du théâtre grec, des pièces que j'avais lues, je faisais des exposés sur le théâtre.

On essayait la nuit de créer une dynamique pour vaincre l'épuisement quotidien.

PRISONNIERS ET DETENUS

A coté de nous, enfin un peu plus loin, il y avait les prisonniers communistes qui avaient été jugés. Nous, on n'avait pas eu de jugement, on était de simples détenus, on n'avait jamais été présentés à un tribunal et il n'y avait aucune preuve de notre culpabilité, juste des rapports de police faisant état de nos activités. Ils ne nous ont jamais présenté devant un juge, parce que le juge n'aurait eu aucune charge contre nous.

Il faut préciser que les prisonniers, qui avaient écopé de 10 ans ou 15 ans, avaient plus de droits que nous, simples détenus.

Ils avaient droit à des visites mensuelles (et nous permettaient d'entrer en contact avec l'extérieur), ils avaient droit d'accéder à la bibliothèque de la prison, de s'adresser à la cantine, d'accéder au four où on faisait le pain, pour surveiller la nourriture...

Nous on n'avait droit ni aux visites, ni au courrier.

L'INCIDENT ATTIA

Il y a des gens, une quarantaine, qui après avoir été jugés à Alexandrie ont été amenés à la prison. Mais devant la prison, à l'extérieur, avant d'entrer, on les préparait à l'ordre carcéral en les frappant, en leur faisant renier leurs idées. Et pendant ces opérations, il y a eu des morts. Parmi eux, il y avait Chouhdi Attia, qui était un responsable communiste connu. Il y en a eu d'autres bien sûr. Mais le cas de Attia a fait du bruit. Il s'est reçu un violent coup sur la tête, et ils l'ont laissé comme ça. Il en est mort. Des gens ont vu ça et l'ont écrit par la suite dans leurs mémoires, ou dans des livres.

Nasser se trouvait au moment de cette affaire en yougoslavie. La famille de Attia qui venait de recevoir le corps du défunt, a réussi à transmettre l'info à des associations et des groupes à l'extérieur du pays. Et l'information est arrivée jusqu'en Yougoslavie où Nasser se trouvait en visite à cette époque là. Et donc il tenait un discours au parlement lorsque quelqu'un lui a posé une question directe sur les détenus communistes. C'était en 1961. La Yougoslavie faisait partie du bloc communiste. Cela a même été publié dans les journaux étrangers. Pas en Égypte évidemment, puisque la presse était sous contrôle.

Nasser, suite à ça, a demandé une enquête judiciaire sur la mort de Attia.

Mais qu'a répondu Nasser à cette question ?

Je ne sais... de toute façon, il a toujours nié l'existence de détenus communistes. Chaque fois qu'on lui posait des questions sur les détenus, il répondait qu'il n'y avait pas de détenus. « On ne torture personne »

En tout cas, il a demandé qu'on fasse une enquête judiciaire sur cette histoire et sur les officiers qui pratiquaient la torture. Suite à ça, on a constaté un allègement de la torture, et la pression qui était sur nous est retombée un peu.

Certains détenus, après leur libération, sont allés visiter les camps nazis et ils ont vu que le système et l'organisation disciplinaire étaient très similaires au système appliqué en égypte. A

tel point que certains affirmaient, que les officiers égyptiens qui pratiquaient la torture avaient été formés par les officiers nazis – l'Égypte avait déjà eu des liens avec l'Allemagne : ils avaient le projet de fabriquer des fusées et des experts allemands étaient venus en Égypte.

D'ailleurs j'ai oublié de parler de la Prison Militaire qui était sans doute la pire de toutes. C'était de la barbarie. Ils lâchaient des chiens sur les détenus pour qu'ils leur arrachent la chair.

Là-bas, les détenus avaient des cellules individuelles. Ils remplissaient les cellules d'eau, ou utilisaient l'électricité, ou des bâtons qu'ils introduisaient dans l'anus pour faire mal.

LE REPIT

Après les 2 premières années, l'affaire Chouhdi Attia, les conditions ont changé. A la fin, on a réussi à acquérir une vraie liberté. On gérait une plantation où on cultivait des tomates, des carottes, des concombres, puis on allait superviser la bouffe à la cantine, on pouvait même – certains détenus étaient médecins – obtenir des médicaments et soigner certaines maladies. Certains avaient la dysenterie, des diarrhées, des maladies de peau suite au manque d'hygiène. Il y a même eu un théâtre dans la prison, certains ont joué des rôles dedans, des journalistes ont fait un journal, on avait réussi à obtenir un transistor.

La torture directe s'est arrêtée, la bonification de la terre aussi, l'enfermement aussi, puisqu'on pouvait garder les portes ouvertes. On a appris à vivre ensemble. On connaissait tout le monde. On abordait plein de sujets, on partageait nos expériences. Comme le dit l'exemple, la prison est l'école des révolutionnaires. On faisait des conférences. Sur tout. Il y avait des professeurs d'université. Les ouvriers nous parlaient de leur usine et comment elles fonctionnaient. Cela nous permettait de vaincre le temps. Nous avions une vie collective. Certains avaient des moyens, d'autres pas. On partageait. Ceux qui recevaient de l'argent de l'extérieur, le confiaient à un responsable, qui achetait des cigarettes, des conserves et distribuait de manière équilibrée. On partageait tout. Ou presque.

Les 3 dernières années, la vie a donc été plus animée, plus dynamique, on faisait du sport. Moi j'ai appris les échecs.

Il y a des choses dont tu veux pas parler ?

Oui

Comme quoi ?

Les détails de la vie quotidienne, les détails de la torture.... Cela a été dur... et en y repensant c'est douloureux... il y a des livres qui ont été écrits dessus. Qui décrivent tout dans le détail. Je considère que c'est du passé. C'est comme une maladie, quand elle est finie on n'a pas envie de se replonger dedans... il y a pas de plaisir à raconter ça... c'est pas facile... c'est épuisant...

On avait l'impression de ne pas être humains. Des animaux vivant sans sentiments, sans rien, soumis à une torture permanente. Le point positif, c'est que nous savions qu'ils voulaient nous faire perdre nos convictions mais nous étions convaincus d'avoir raison.

Le soir, en plus de nos activités, nous avions des discussions politiques pour essayer de comprendre les raisons de notre détention... et sans rentrer dans les détails politiques, l'union entre l'Égypte et la Syrie n'a pas duré 2 ans. Et cela à cause de la mauvaise politique que nous avons dénoncé dès le début. Il y avait une vie démocratique en Syrie, avec un PC et ils ont voulu supprimer ça en créant l'union, mais l'union n'a pas duré...

EN GROUPE

Ce qui vous a permis de tenir et de résister, c'est le fait d'être en groupes finalement ?
Bien sûr. D'ailleurs à la prison militaire, un type me racontait, qu'après la torture, il se retrouvait tout seul dans sa cellule et il a essayé de se suicider. Avec les fils électriques. Tellement la douleur était forte.

Nous, notre force c'était le groupe. Nous étions près de 2000 dans la prison, et 14 par cellules. Si quelqu'un était épuisé, il y avait quelqu'un à côté de lui pour l'aider. Notre présence nous rendait fort. Notre force était dans notre union.

RESISTER

Qu'est ce qu'ils attendaient de vous ?

Ils disaient que celui qui renie le communisme serait libéré

Et ils le faisaient ?

Ils le faisaient oui. Ils leur donnaient des cours de religion, et de politique nassérienne. Et ils étaient libérés après. Oui.

Et il y en a qui ont abandonné leurs idées ?

Oui. Mais peu.

Comment tu l'expliques ?

Ils cherchaient à nous briser. Et nous entre nous, on cherchait à se redresser. Et la foi dans nos idées était un moyen de relever la tête.

Ceux qui reniaient leurs idées s'affaiblissaient, s'écroulaient ; et puis ils n'étaient pas libérés tout de suite. Il y avait des étapes. Alors peu de gens se soumettaient.

Mais on pouvait très bien ruser ?

Non. Parce qu'il ne demandaient pas seulement qu'on renie nos idées, ils demandaient qu'on dénonce ceux qui étaient dans la même cellule politique que nous, ils demandaient une confession dans laquelle d'autres gens étaient impliqués. Ils n'étaient pas bêtes. Ca ne suffisait pas de nier. Il fallait expliquer qui l'avait initié au communisme et présenter des aveux complets. Ils voulaient briser.

T'en as connu des gens qui l'ont fait ?

Oui. Mais ils étaient très peu nombreux. Et puis, nous on les considérait comme des traîtres. On coupait les ponts avec eux. D'ailleurs, eux-mêmes le vivaient très mal. Le fait de considérer qu'ils avaient trahi, dénoncé, qu'ils n'avaient aucune force intérieure, c'était dur. Et puis nous on croyait dans nos idées. Vraiment.

Il y a une différence entre croire a des idées et être capable de résister

Oui, c'est en fonction de la constitution de chacun, mais le fait d'être ensemble nous a renforcé ; c'était une protection.

Et les relations entre vous étaient bonnes ?

(Silence)

Proportionnellement...

De manière générale, oui. Il y avait parfois des divergences, ou des petites engueulades mais... on était tous dans la même galère. On n'avait pas le choix. Et il fallait bien qu'on s'entende. Et c'est pour ça que de solides amitiés se sont créées qui ont changé notre vie. Si je suis venu en France, c'est parce que je me suis lié d'amitié avec des gens. D'ailleurs même après notre sortie nous avons continué à nous voir, et j'ai encore des contacts avec certaines personnes. Des liens solides.

Avant la prison je n'en connaissais que 5 ou 6. Après, j'en ai connu des centaines. On s'enlaçait. On veillait ensemble. Des amitiés, des échanges.

Vous étiez 15 ans une cellule de 4 mètres de large. Comment tu peux t'entendre avec des gens dans un tel cas?

On était dehors toute la journée – travaux forcés – on rentrait crevés le soir, on pouvait veiller une heure à raconter un film, ou une histoire, et puis on dormait. Et le lendemain, c'était pareil. On ne vivait pas ensemble 24h/24. On était dans le désert, écartés de la société, abandonnés là. Avec les serpents et les scorpions. On marchait pieds nus dans le désert.

Y a eu beaucoup de morts la dedans ?

Beaucoup non, mais il y en a eu oui. Qui sont morts à cause de la torture et des coups. Ils voulaient leur faire dire : « vive Nasser » et ils refusaient. Alors ils frappaient. Ils en prenaient 2, 3. je me rappelle de fawzi habachi qui n'arrivait plus à marcher suite à ça. On l'a porté à deux. Son corps était lacéré. Moi je me suis fait frapper sur les pieds, 70 ou 80 coups de fouets. Ils nous pendaient par les pieds et ils tapaient. Ils ne voulaient pas nous tuer, juste nous faire mal.

LA TORTURE

Y avait il une logique ou une fréquence dans la torture ?

Non. Aucune. Ils venaient sans raison

Tous les jours ils en prenaient deux ou trois. Ils voulaient te faire vivre dans un climat de terreur. Tout le temps menacé.

Tu avais tout de même des moments de répit. Par exemple après une séance de torture ?

Oui. Mais ça pouvait se reproduire.

C'était quoi la fréquence pour toi ?

La torture était quotidienne. Tu sortais pieds nus. Le froid. Avec tes fringues légères. Tu avais faim. Tu étais privé de tout. C'était déjà une souffrance quotidienne. Ca suffisait.

Ca c'était le quotidien. Moi je parle des séances de torture ?

Parfois, ils choisissaient des gens qu'ils attachaient et frappaient, ou alors qu'ils emmenaient dans une cellule isolée et qui revenaient 3 ou 4 jours après. Puis ils recommençaient avec un autre. Comme on était 2000, ça pouvait nous arriver 1 ou 2 ou 3 fois.

Donc ça t'arrivait une fois par an ?

Moi ça m'est arrivé 2 fois.

T'as eu que 2 séances véritables de torture.

2 séances.

Sur les 5 ans. ce n'est pas beaucoup

Oui. Mais la torture, c'était le quotidien. Jusqu'en 1964, on a vécu dans ce climat, et même en 64, le jour de notre libération, ils ont tiré sur quelqu'un et ils l'ont abattu. Le jour de la sortie... comme ça. Pour nous faire sentir qu'on était soumis à leur bon vouloir...

Et cela, malgré tous les acquis qu'on avait eu, malgré le fait que la prison était devenue comme une caserne et que nous la gérons et où on menait une vie assez libre : on traduisait des livres, on publiait des journaux, certains, comme Alfred Farag, y ont écrit des pièces de théâtre qui ont connu un vrai succès. On était prisonniers, et en plein désert certes, mais on administrait et on gérait notre vie. On ne représentait pas de danger, alors on a eu une certaine liberté. Du moment qu'on était loin de la société.

A tel point que le directeur de la prison est venu une fois : ses enfants avaient eu une intoxication. Il est rentré dans notre cellule à minuit pour chercher un médecin pour soigner ses enfants... un docteur détenu parmi nous... qui a sauvé ses enfants... Malgré tout ce qu'ils nous faisaient subir, il a sauvé ses gamins.

LA FOI

A quoi tu t'attendais pendant ces 5 ans ?

Rien. J'attendais d'être libéré et de vivre ma vie en société

Et tu pensais que ça allait arriver ?

Bien sûr. On y croyait. Et il y a eu plusieurs fois des annonces concernant notre libération prochaine, dans un mois, ou deux, ou un an... mais on vivait dans l'espoir de cette libération... cet état de fait ne pouvait pas durer

Tout le temps t'as eu l'espoir de sortir un jour ?

Bien sûr. On en était convaincus. C'est nous qui avions raison et eux qui avaient tort. Leur politique était la mauvaise.

A aucun moment tu t'es dit que c'allait être la fin pour toi ?

Non.

Jamais ?

Jamais. De même, on était convaincus que nos idées allaient triompher.

Mais moi je te parle de toi en tant qu'individu...

Oui mais les deux étaient liés

Pendant ces 5 ans. A aucun moment tu t'es dit que ce serait la fin pour toi ? et tu étais convaincu de sortir ?

Oui. Je le croyais. Même s'il y en a qui sont restés 10 ans, d'autres quinze.

Même pendant les séances de torture tu pensais t'en sortir ?

Oui. Ils me demandaient de dire « je suis une femme. Je ne suis pas communiste » je ne répondais pas. Je hurlais de douleur mais je disais pas ce qu'ils voulaient que je dise.

Et t'as pas eu un seul doute ?

Jamais. Si j'avais douté, j'aurais pu renier mes convictions. Non. C'était clair et définitif pour moi. On a vu des gens mourir autour de nous à cause des coups...

Et le fait de voir ça....

On disait justement que, s'il faisaient ça c'est parce qu'ils étaient dans leur tort. Que...

Mais ça ne te traversait pas l'idée que ça pouvait t'arriver à toi ?

Non. Et puis même si j'étais mort, j'aurai considéré que je serais mort pour la cause....que j'aurai défendu une cause juste

Non, je n'ai pas eu la sensation que j'allais mourir un moment... et je répète que même si ça avait été le cas...comme les chrétiens qui sont morts en martyrs, comme les kamikazes,...
Ce sentiment du sacrifice était présent en nous

C'est très chrétien comme idée

C'est comme ça. C'est présent dans le communisme

APRES

En plus, il m'est arrivé de vivre des trucs plus durs que la détention...

Quand j'ai été libéré et que je suis venu au Caire (parce qu'au village je pouvais pas rester) les gens des renseignements venaient demander après moi.

Mes cousins du Caire m'avaient proposé de venir chez eux. J'ai logé chez eux. Mais les renseignements sont passés les voir. Bref, mes cousins ont du avoir peur, et à plusieurs reprises, je rentrais et je trouvais porte close. Alors je restais jusqu'au petit matin à tourner dans les rues du Caire, de Gizeh a Choubra, ne sachant où dormir, avec pour seule compagne ma cigarette.

Les flics m'interpellaient et me demandaient où j'allais.

Je marchais toute la nuit sans savoir où dormir. C'était dur.

Tes cousins étaient chez eux ?

Comme ils n'osaient pas me dire en face d'aller me trouver un autre lieu, ils s'arrangeaient pour ne pas être là ou aller loger chez des amis à eux.

Et tes amis communistes ?

Ils étaient comme moi. Ils venaient de sortir. Ils ne travaillaient pas encore. Personne n'avait les moyens. La plupart étaient retournés dans leurs familles.

Et ces interrogatoires de la police ont duré jusqu'à quand ?

Même quand j'ai quitté l'Égypte en 73, la police m'a demandé ce que j'allais y faire...

C'était juste des entretiens ?

Pas de violence non, juste des interrogatoires sur ce qu'on faisait, qui on voyait. Il nous était interdit de faire des choses.

Par exemple, le gouvernement embauchait systématiquement les diplômés. On m'a embauché dans l'administration, et ils ne savaient rien sur moi. Ils m'ont demandé de présenter mes certificats. Je les ai présentés, 2 mois après avoir commencé le travail. Le bureau de sécurité, qui devait donner son accord à chaque embauche, a alors vu mon nom. J'ai perdu mon travail. Je leur ai demandé pourquoi. Ce n'était pas possible que je travaille à un poste important.

J'ai passé des coups de téléphone, j'en ai parlé autour de moi. « j'ai été détenu, maintenant je suis libre. Je ne vois pas où est le problème. ».

Le ministre en a eu vent. Et ils ont été obligés de me rebaucher, mais dans une voie de garage.

Tout ça pour dire que la surveillance a continué même après notre libération.

En prison, je savais que j'étais détenu. Les conditions étaient rudes mais j'avais une cause à laquelle je croyais.

Dehors, j'avais une relative liberté, mais je ne trouvais pas à manger. Des rumeurs couraient sur moi. On disait Waguih marche dans la rue et il ne sait pas où aller.

Je me présentais aux affaires sociales, une fois ils m'ont donné 5 livres. Parce que je n'avais pas de travail. C'était dur pour quelqu'un qui avait des capacités, des diplômes et qui ne pouvait ni manger, ni se loger ni vivre.

On était dans la société mais en dehors de la société.

SEUL

Pourquoi tu n'es pas retourné dans ta famille ?

Pour faire quoi ? Ils m'ont payé des études, j'ai eu un diplôme. Qu'est ce que tu voulais que je fasse au village ?

Il fallait bien que je cherche un travail.

C'était une solitude terrible.

Oui. C'était dur. Pour moi c'était pire que la détention.

Parce que tu t'es retrouvé tout seul ?

Tout seul. Pas capable de faire quelque chose. En prison on était un groupe et on se protégeait. Et en même temps, on savait pourquoi on était là, et même si la nourriture était infecte, il y avait le minimum vital. On avait un endroit où dormir. Certes on avait pas de liberté mais on savait pourquoi et on l'acceptait. Alors qu'après, on avait la liberté mais rien à manger, ni endroit ou dormir. Ca a été dur, et psychologiquement épuisant. La prison n'était pas éprouvante psychologiquement. On avait de la force.

Et les autres ?

Chacun était dans la même situation. Préoccupé par ses problèmes. En prison il y avait un lien entre nous. Plus là. Et on pouvait pas s'entraider parce qu'on en avait pas les moyens...

Des fois j'allais chez Raymond Douek, sa maison était ouverte et il me nourrissait parfois.

Said Bakkar aussi. Il y avait des limites bien sûr. Ce n'était pas permanent.

Tu t'en es moins bien sorti que les autres ?

Non, on s'en est tous sortis. Ni plus ni moins. Ca a été dur.

Ca a duré combien de temps ?

Quelques mois. Ce n'était pas beaucoup, mais aujourd'hui encore j'en ressens la difficulté.

Plus que de mes années de prison. Vivre dans une société sans arriver à y trouver sa place...

Bon on va arrêter. Je suis fatigué.